

FAUTE D'IMPRESSION.



Il y a six heures que le jeune Lathulippe est là perché dans le vieux chêne depuis minuit par une température glaciale, sans s'apercevoir que l'animal féroce qui le guette est son propre chien, aussi embêté d'attendre que lui-même.

PERDRIX, DINDONS ET PINTADES

Nous nous étonnons quelquefois de voir deux frères aussi différents de caractère que de visage, mais que dirait-on si l'on considérait attentivement les mœurs et les habitudes des oiseaux ? Est-il possible d'imaginer deux êtres plus semblables que nos deux espèces de perdrix, la rouge et la grise ? A peu près même taille, conformation identique, quelque différence dans l'habit, je l'accorde ; mais vraiment, même en y regardant de fort près, c'est le même oiseau.

Eh bien, il serait difficile de rencontrer deux volatiles de caractère plus opposé, de mœurs plus dissemblables. Autant la perdrix rouge est indépendante, dégagée de tous préjugés, égoïste, autant sa cousine germaine, la perdrix grise, est sociable et disciplinée. Le perdreau chausse d'écarlate, suivant l'expression de Voltaire, se moque du champ où il est né comme d'une guine. Peu lui importe où il couchera, pourvu que dès le matin on y puisse courir librement dans la rosée, sans crainte des chiens et des pièges. La perdrix grise, au contraire, est une vraie patriote, elle ne s'éloignera jamais beaucoup du coin de plaine où elle a fait ses premiers pas. Jamais elle n'abandonnera ceux qui ont été couvés sous les mêmes ailes et avec qui elle a grandi. Dispersée un moment par le chasseur, la compagnie de perdrix grises n'attend qu'un moment d'accalmie pour se réunir.

Bien des fois, les soirs d'ouverture de la chasse, j'ai observé leur tactique. Dès que le bruit de la fusillade a cessé, on entend monter d'un sillon un timide *tirrr-rill*, puis un silence ; il ne s'agit encore que de savoir si quelque ennemi n'est point là, caché à portée de la voix. Ne bougeons pas. Le même chant se fait entendre, mais plus énergique cette fois, et s'arrête encore. Enfin, enhardi par le silence et le calme qui règne autour de lui, l'oiseau fait retentir son timbre à coups pressés et à pleine voix. C'est le père de famille, qui rappelle à lui toute la jeune troupe effarée : aussitôt, de tous les coins de la plaine, s'élèvent des cris semblables, mais plus faibles ; et si vous êtes bien caché et immobile, vous verrez accourir de tous côtés les perdreaux, montant et descendant les sillons. On dirait des boules lancées avec force. Tous se réunissent au chef de famille, et dans cet instant vous pourriez couvrir toute la compagnie avec un chapeau. On ronronne, on se congratule d'avoir échappé au danger ; mais hélas ! la joie n'est pas de longue durée et bien vite l'on s'aperçoit que beaucoup manquent au rendez-vous. La mère connaît très certainement le nombre de ses enfants : aussi ne cesse-t-elle de rappeler les absents, qui dorment maintenant leur dernier sommeil au fond des carniers. Jusque bien avant dans la nuit, elle parcourt seule la plaine, appelle et rappelle, se refusant à croire

que ses perdreaux sont partis pour ne plus revenir.

Au reste, dans toute cette race si nombreuse des gallinacés, les égoïstes font tache ; et les perdrix rouges et les cailles, ces vagabonds forcés, doivent être mis au ban de la famille. Voyez plutôt ces bons dindons, un peu niais peut-être, — tout le monde ne peut avoir de l'esprit, — mais si bonnes bêtes ! Ce n'est pas eux qui laisseraient un de leurs frères affronter seul le danger. Dans l'Amérique du Nord, leur patrie, sur les rives du Mississipi et du Missouri, ces oiseaux entreprennent, à certaines époques de l'année, de longs voyages à la recherche des fruits des forêts. S'il se rencontre sur leur passage une rivière un peu large, les vieux mâles entraînent toute leur société sur quelque éminence des environs. Là, on délibère, on glougloute, on fait la roue, quelquefois pendant plusieurs jours : pensez que la chose est d'importance, l'aventure peut être périlleuse, si non pour tous, au moins pour les jeunes gens encore malhabiles à se servir de leurs ailes. Aussi le palabre dure fort longtemps, chacun prenant part à la discussion à tort et à travers. Enfin, si le temps est calme, on monte au sommet des plus grands arbres. *Glouc, Glouc* : c'est le chef de file qui donne le signal, et voici tout le monde parti vers la terre promise.

Ah ! les bonnes bêtes que les dindons ! Et comme l'Amérique a bien fait de les donner à l'ancien monde ! Mais comme l'ancien monde n'a pas voulu être en reste avec son jeune frère et comme en somme une politesse en appelle une autre, nous avons envoyé aux américains la pintade que nous avions nous-mêmes reçue d'Afrique. Or, il s'est passé là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, un fait assez singulier. Importée en Amérique à l'état d'animal domestique, la pintade n'a pas tardé à y reconquérir sa liberté : et la voici bel et bien aujourd'hui devenue citoyenne libre du Nouveau-Monde. Là encore il ne faut point hésiter à reconnaître que, si ces oiseaux ont pu prospérer et reprendre la vie sauvage, c'est uniquement à leurs instincts sociaux très développés qu'on doit l'attribuer. Vivant isolément, ils n'auraient pas tardé à succomber ; mais réunis par bandes de six à huit familles, composées elles-mêmes de quinze à vingt individus, ils peuvent déjouer la plupart des attaques qui sont dirigées contre eux, soit par les hommes, soit par les animaux. Il est, en effet, presque impossible à un ennemi de tromper la vigilance de cent à cent cinquante oiseaux attentifs et toujours sur leurs gardes.

Lorsque les pintades sont en marche au milieu des broussailles, ou dans les sentiers des forêts, elles ne courent point à l'aventure, l'une dépassant l'autre à chaque instant, comme font les perdrix et la plupart des autres oiseaux. Il est fort probable que leur société est organisée hiérarchiquement et qu'elles obéissent à un chef. Toujours

PAS LE BON VERRE



Patrick. — Ça bat quatre as.

Bessie. — Quoi donc ?

Patrick. — Ils m'ont dit de fumer une vitre pour voir l'éclipse. Voilà une boîte d'allumettes que je brûle et ça ne prend pas. Ça ne doit pas être la bonne sorte de verre.

FUTUR MINISTRE DES FINANCES



Paysanne, (qui a enjoint à son rejeton de vendre les œufs au marché vingt sous la douzaine). — Comment ! Tu n'as pu trouver à vendre tes œufs !

Martus. — Non, maman. Ils m'offraient vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq sous ; mais j'ai tenu au prix que tu m'avais dit : vingt sous.

est-il que ces oiseaux se suivent en longues files, à l'exemple des Indiens partant pour la guerre. Le chef s'arrête-t-il, toute la troupe l'imité. S'il signale à droite ou à gauche quelque objet suspect, tous les yeux se tournent de ce côté. On dirait un général d'armée, qui s'avance en pays ennemi et ne veut rien laisser au hasard de ce qui peut assurer la vie de ses soldats.

A l'état libre, les pintades se montrent extrêmement craintives. Elles ne peuvent supporter la présence d'aucun animal dans leur voisinage. Nous voyons les perdrix, les petites outardes et la plupart des oiseaux se laisser approcher sans peur par les troupeaux de moutons et de bœufs. Il n'en est pas de même pour les pintades : tous les animaux, quels qu'ils soient, leur inspirent en général une crainte plus grande que l'homme lui-même. Aussi les chasseurs de pintades se font-ils toujours accompagner d'un chien, qui, par ses allées et venues, effare et hypnotise, pour ainsi dire, ces malheureux oiseaux, au point qu'ils en oublient de fuir l'homme, leur plus grand ennemi. Au reste, lorsqu'ils se sont laissés disperser, ils agissent exactement comme nos perdrix, et en tardent guère à se réunir, sur un signal donné par les vieux mâles chefs de bandes.

Les pintades sont, en somme, des oiseaux insupportables aux autres, mais remplis de qualités domestiques indiscutables ; parmi tous les gallinacés, doués en général d'instincts de sociabilité très prononcés, elles se distinguent encore. Pourquoi faut-il qu'elles aient reçu en partage une voix si désagréable ! Car, il n'y a pas à dire, pour déchirer le tympan des honnêtes gens la pintade n'a pas de rivale. Cela lui nuit beaucoup ; mais avez-vous entendu quelquefois un concert nègre ? Si oui, vous conviendrez comme moi que, dans ce concours de tapage infernal, la palme revient encore à l'homme ; l'oiseau semble, malgré tout, suivre un rythme quelconque et avoir quelque vague idée de l'harmonie, au lieu que le nègre ne poursuit qu'un but : s'assourdir lui-même et exaspérer les autres. Soyons donc indulgents pour l'oiseau criard : la faute en est à sa patrie.

II. MARTIN DAIKVAULT.

PALETOT REVERSIBLE

Jos de Larailleurie. — Dis donc, tu as un paletôt qui ne m'a pas l'air flamant neuf ; pourquoi ne t'en fais-tu pas faire un autre ?

Sanslesou. — Mon tailleur ne veut plus me faire de crédit.

Jos de Larailleurie. — Vas ailleurs, et fais le tourner à l'envers.

Sanslesou. — Penses-tu que mon paletôt a trois côtés ?